

LES MEILLEURES NOUVELLES DE KATHERINE MANSFIELD

ANTHOLOGIE

Dix-huit nouvelles pour redécouvrir la grâce minimaliste de la Néo-Zélandaise Katherine Mansfield, écrivaine injustement mésestimée.

TTT

Seul, sans doute, le secret de son Journal pouvait accueillir cet aveu troublé de Virginia Woolf, analysant quelques jours après l'événement sa réaction ambivalente à l'annonce de la mort de Katherine Mansfield, le 9 janvier 1923 : « À cela j'ai ressenti – quoi au juste ? Un brusque soulagement ? Une rivale de moins ? Puis de la confusion à constater si peu d'émotion. Et peu à peu un vide, une déception ; et enfin un désarroi auquel je n'ai pu me soustraire de tout le jour. Lorsque je me suis mise au travail, il m'a semblé qu'écrire n'avait aucun sens. Katherine ne me lirait pas. » Concluant, quelques pages plus loin, après s'être remémoré leur amitié problématique : « Et j'étais jalouse de son travail, le seul dont j'aie jamais été jalouse. [...] J'ai

l'intuition que je penserai à elle, par moments, tout au long de ma vie. »

La postérité a tranché, et définitivement réglé la question de cette rivalité, en installant Woolf au sommet de l'histoire littéraire du XX^e siècle, géniale incarnation du moment moderniste. Quant à la nouvelliste néo-zélandaise, sa biographie dramatique – une personnalité fragile et fantasque, la mort de son jeune frère, Leslie, en France durant la Première Guerre mondiale, sa proximité avec le gourou théosophe Gurdjieff, le diagnostic de tuberculose posé en 1917 qui entraîna son décès précoce, à l'âge de 33 ans –, complaisamment soulignée par son veuf, l'écrivain et critique John Middleton Murry, fit longtemps obstacle à une vraie reconnaissance de son talent sin-

gulier. Un talent pourtant étincelant, qu'offre à saisir, vif et intact, cette belle anthologie de dix-huit nouvelles, choisies dans le corpus des quelque quarante-vingt-dix fictions courtes que Mansfield a écrites et publiées, en revues et/ou en volumes. Désespérant parfois, confiait-elle, de demeurer cantonnée à la forme courte, mais s'en consolant à la pensée qu'elle y rejoignait Tchekhov, son maître à écrire.

Comme Tchekhov, comme Maupassant à qui on l'a également comparée, comme aussi les écrivains anglosaxons qui, après elle, se distingueront dans le genre spécifique et délicat de la nouvelle, Katherine Mansfield fait, dans ses récits, le choix du réalisme, du quotidien, de l'ordinaire, du refus de la dramatisation. « De quoi sont-ils faits ? De rien, de tout : ombres et lumières, jeux d'enfants, mots et gestes de grandes personnes que l'on dirait à peine moins enfantines, fraîcheur de la mer, bruit d'une voiture, cris d'oiseaux, respiration des arbres, odeurs de la maison et du jardin, mille notes particulières, dont aucune n'est appuyée et qui composent enfin une symphonie – l'œuvre la plus fluide, mais qui, à travers cette fluidité musicale, s'enracine et se compose », analysait l'écrivain Marcel Arland, dans la préface qu'il donna à l'édition en français du Journal de Mansfield.

De fait, dans les nouvelles ici proposées – les unes parmi les célèbres de l'auteure, telles « La Garden-Party », « À La baie », « La Mouche » « La Journée de Mr. Reginald Peacock » ou « Félicité », d'autres moins connues mais non moins abouties, comme « Histoire d'un homme marié », « Les Filles du défunt colonel » ou « Le Vieux Tar » –, on croise beaucoup d'enfants et de jeunes filles, mais encore des couples et des familles, saisis dans le déroulé des jours semblables les uns aux autres. Tout l'art de l'écrivaine consistant, en quelque sorte, à faire entendre, au-delà des éléments factuels du récit et des propos des personnages, les décors, les atmosphères et les silences – à les rendre subtilement et poétiquement éloquentes. Un art qui relève de « la grâce même », concluait Marcel Arland. – **Nathalie Crom**

Éd. Rue Saint-Ambroise, 286 p., 14,90€.

Katherine Mansfield qui, en son temps, fut comparée à Tchekhov ou à Maupassant.



Sur Télérama.fr
LECTURES
PAR-DESSUS
L'ÉPAULE,
la chronique de
Marine Landrot